

Stéphane Ternoise

5 ebooks en un : 9,99 euros.

Cinq romans



Stéphane TERNOISE

Viré, viré, viré,
même viré du Rmi



Roman

Jean-Luc PETIT Éditions

Jean-Luc Petit Editeur

Collection Romans

Stéphane Ternoise

La Faute à Souchon ?



Stéphane Ternoise

**5 ebooks en un : 9,99 euros.
Cinq romans**

Ebook

Sortie : 11 septembre 2011

Jean-Luc PETIT Editeur
Collection Romans

9,99 euros TTC

5 ebooks en un : 9,99 euros. Cinq romans

Mon 11 septembre 2011 !

De nombreux livres publiés "dix ans plus tard" reviendront "sûrement" sur le séisme politique mondial.

Des théories du complot ne manqueront pas d'essayer de se faire remarquer.

Mon 11 septembre 2011 vise simplement à provoquer une petite secousse dans le monde de l'édition française : un ebook ne doit pas forcément se vendre au prix du livre papier moins quelques pour cent.

Et même, pour le prix que certains considèrent trop bas pour qu'un ebook soit rentable, l'éditeur vous propose cinq romans !

Un acte militant.

Je n'avais pas envie de publier sur le 11 septembre 2001. Mais je souhaitais "faire quelque chose" pour commémorer ce choc. La notion de génération s'imprime surtout avec de tels événements...

Cinq romans. 848 pages.

La Faute à Souchon ? Un roman d'Amour et de show-bizness, avec les Rencontres d'Astaffort de Francis Cabrel comme décor principal.

Quand les familles sans toit sont entrées dans les maisons fermées, roman social mais aussi d'Amour.

Ils ne sont pas intervenus (*le livre des conséquences*), le roman le plus personnel de l'écrivain, puisant dans l'enfance les racines

de l'écriture.

Viré, viré, viré, même viré du Rmi ! ou l'aventure d'un apprenti auteur confronté aux structures administratives d'une France peu soucieuse de littérature...

Libertés d'avant l'an 2000, le roman de la *Liberté*, un terme dont le sens exact reste vague à 20 ans, un slogan de refus... qui peut conduire à bien des impasses.

Stéphane Ternoise croit en Internet depuis de nombreuses années, comme le rappelle les noms de ses sites, de

<http://www.romancier.org> à <http://www.chansons.org>

Stéphane Ternoise

LA FAUTE A SOUCHON ?

Roman philosophicomusical

A Romane

(Avec les clés du droit moral)

*J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient
d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer
au repos dans une chambre*

Blaise Pascal (1623-1662)

*Comme je n'ai pas réussi à rendre les hommes plus
raisonnables, j'ai préféré être heureux loin d'eux*

Voltaire (1694-1778)

*On peut vivre sans philosophie, mais tellement moins
bien*

Vladimir Jankélévitch (1903-1985)

*Tu n'pourras jamais tout quitter, t'en aller
Tais-toi et rame*

Alain Souchon (né en 1944)

PREMIERE PARTIE

Vraie Rencontre

1 : l'ombre de Stendhal

- Quand Stendhal raconte la vie d'un certain Henry Brulard, quand Stendhal, né Henri Beyle, livre ainsi son autobiographie, il est catégorique : « *l'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule* ».

Pourtant, l'œuvre, cette sensation d'effleurer l'art majeur, cette certitude d'enfin transcender une misérable existence ; l'œuvre relativise nos sentences. En marge de *la Chartreuse de Parme*, il notera : « *aimes-tu mieux avoir eu trois femmes ou avoir fait ce roman ?* ».

La troisième exaspération devrait être fatale (la première passant sans la moindre secousse interne, immédiatement absorbée par l'étrange alchimie neuronale observable lors de la découverte d'autrui et la suivante consommant le droit à l'erreur, joker qu'il vaut mieux accorder à toute personne prenant dans notre vie un minimum d'importance). Il faudrait savoir fuir. Ainsi quand Gwenaëlle échoue lamentablement à l'examen de première année Deug Lettres Modernes, un mal-être apparaissant alors disproportionné m'assombrit pour des semaines ; ce sera la même sensation cette nuit-là, quand David hausse les épaules, joue du sarcasme devant mes rapprochements stendhaliens, mon lyrisme d'éméché littéraire ; comme un tremblement de terre, un éboulement de terrain, un fossé irrémédiable s'est creusé à cet instant précis.

- J'comprends pas comment tu peux t'intéresser à des histoires pareilles. C'est même pas marrant, t'es lourd parfois. Tout le monde s'en fout d'un type clamsé y'a des centaines d'années...

J'aurais pu faire demi-tour et... et la pensée « ç'aurait été mieux pour tout le monde » me dérange, pour s'être imposée à mes réflexions, « *comme marque d'un individu façonné par une époque où le poids de la culpabilité se doit encore d'écraser toute velléité à vivre le présent indépendamment du passé* » (théorie de Marjorie).

Aux premières heures de ce 1^{er} janvier 2000, de retour de Cahors, j'ai vraiment commencé à focaliser sur l'idée d'un grand canyon quasi infranchissable, grand canyon qui sépare ordinairement les êtres humains... et comme la direction du travail exigeait « du concret », je croyais enfin tenir la piste à creuser, le sujet... j'écris, persuadé d'ainsi débiter un essai socialement révolutionnaire, psychologiquement novateur, médiatiquement porteur, financièrement rentable...

La bouteille de Cointreau vidée, catégorique, j'assénais, en forçant monsieur Séchan (le seul matou du quartier ayant survécu à la demie saison de chasse) à ouvrir un œil pour mieux entendre : ALAIN SOUCHON EST COUPABLE.

Le jour se levait... David ronflait... Son père offrait aux journalistes lotois « *un fait divers symbolique et cruel* », et j'essayais de croire en la transmission de pensées, qu'à cette seconde même Marjorie se réveillait, agitée par mon désir.

Lire et écrire. Supprimer toutes distractions pour vraiment lire et écrire. Ce fut ma bonne résolution juste avant que sonne le téléphone.

2 : jamais content

Vingt. Quelqu'un naturellement se croit fabuleusement drôle, en imitant la diction d'un présentateur télé : « *le compte est bon* ». Les vingt « stagiaires » arrivés, c'est l'ovation quasi générale quand Bernard proclame : ce soir *Voix du Sud* offre l'apéritif et un repas froid... la cession débutant officiellement vendredi : cadeau... et demain midi Francis, oui Francis Cabrel, mange dans cette même pièce, oui, à la même table. Enfin, à l'une des deux tables. Mais pas de précipitation, il sera présent chaque jour... Ce sera LA rencontre ; des yeux brillent, joie, excitation, impatience, anxiété aussi...

- Va falloir être à la hauteur...
- Tu crois qu'il va se laisser photographier ?
- J'espère qu'il nous donnera de bons conseils.
- C'est vrai qu'il va produire le meilleur ?
- J'espère qu'on va passer à la télé.
- J'ai une Fender Télécaster Us.
- Paraît qu'il est super cool.
- Les sixièmes rencontres, ou les septièmes, je me perds tout le temps dans les chiffres, et puis on s'en fout des chiffres, en tout cas c'était hyper mieux, c'était à Nantes, alors Francis forcément rentrait pas le soir chez lui, c'était hyper plus intime quoi, plus sympa, ma copine Nadine y était, une meuf hyper sympa, elle doit venir samedi prochain, elle doit bientôt signer chez Sony, moi aussi sûrement... Pour signer chez Sony on est à la bonne adresse...
- Tout le monde dit que c'est magique.
- Paraît qu'on va avoir un thème imposé.
- Un ancien m'a dit que la sacem maintenant donne une bourse si on a trois textes chantés le samedi.
- Pour moi, depuis un an, c'est extra. D'abord Goldman m'a envoyé un mot super gentil, un super encouragement...
- Quoi !, t'es pas à la sacem, et t'as été sélectionné, c'est bizarre, je croyais que c'était réservé aux sociétaires.

- Je suis sûre qu'ici, on est plusieurs, on va vraiment mettre le feu.
- J'avais envoyé une démo à Franck Jones et il m'a répondu, il m'a conseillé de postuler.
- Tu te rends compte, Jean-Jacques Goldman, Alain Souchon, Charlélie Couture, Jean-Pierre Mader sont déjà venus...
- Qu'un artiste de ce niveau s'engage vraiment dans un tel projet, c'est fabuleux, et en plus être sélectionné, c'est une formidable reconnaissance.

Elle ne participe pas non plus aux commentaires... elle a quelque chose ! un p'tit quelque chose de brouillé dans le regard, un désespoir enchanté sous un sourire inatteignable, j'ai dû lire ça quelque part, ça doit être réminiscence ou l'attraction rend lyrique !, une force et une faiblesse...

Je n'ai retenu aucun prénom, même pas le sien ! Indifférente, ailleurs... Elle fait quoi ici ?

Je fais quoi ici ?

Est-ce qu'une fille comme ça pourrait s'enticher d'un crétin ? Avoir besoin de se sentir protégée par une brute ? S'aliéner un dévoué pour percer ? Avec ce physique... mais pas avec ce regard !...

Astaffort, Lot-et-Garonne, dix kilomètres d'Agen, six cents de Paris...

Deux « ils font quoi là ? » devraient finir par se rapprocher ?... Malgré l'énorme différence ? Comment un mec pourrait ne pas espérer quelques instants d'intimité ?... et pas un quart de seconde d'attendrissement vers moi... La belle et le banal... Une chance sur mille qu'une fille comme ça vive seule...

Approcher. Lui parler. Lui parler de quoi ? Comment aborder une fille comme ça ? Je faisais comment avant ? A force de vivre loin des humains, même ça, aborder quelqu'un, devient un vrai casse-tête !

Demander : tu es auteur, compositrice ou interprète ? La question

sûrement la plus posée. Les auteurs, les compositeurs ont besoin de voix... les interprètes sont rois... et je n'ai qu'un stylo bic ! Enfin, si on peut se prétendre auteur avec cinq textes ! Elle est donc chanteuse ?! ou « magnétisme naturel »...

Manger près d'elle en me faufilant ?...

Fallait pas rêver... ils ne l'ont pas lâchée, les connards. Et je me sens à la plus mauvais place : même rangée mais séparé par quatre sièges. Même pas possible de la regarder. Et impossible de l'entendre dans ce brouhaha...

(...)

DEUXIEME PARTIE

Fausse absence

1 : buée

Une voiture grise, sur la route départementale. Stéphane la suit vaguement du regard, ressent le besoin de transformer en tableau le carreau d'où l'Absente s'imprégna de la vallée juste avant son départ.

Cinq expirations. De la buée sur une vitre. Il pense : buée / bouée, du majeur droit grave son prénom ; il sent monter des larmes, est tenté de les retenir. Considère cette impulsion de contrôle indécente. Il sourit. Cette souffrance est de l'Amour. Il se rend compte n'avoir jamais éprouvé pareille plénitude. Il est rempli de Marjorie.

A voix basse : l'absence, c'est encore de la présence. Parfois. Quand ce parfois arrive, il ne faut surtout pas vivre dans le passé ; ni dans le futur. Si un jour je parviens à écrire cette émotion... ah !... je serai écrivain !...

Une autre voiture. Verte. Il est presque neuf heures. Il murmure : des gens bougent ; la lenteur de la réflexion, de la vie, et la vitesse des actions ; s'ils savaient !... mentalement je vais bien plus loin qu'ils n'iront jamais avec leur essence.

Encore une fois il ne prendra pas de douche, ira immédiatement verser du lait dans une casserole... il se souvient de l'envie d'une douche le matin, après la transpiration de l'Amour... Trois ans, trois mois et trois jours sans douche ? sans me raser ?

Il sourit. S' imagine en « vieil ascète », barbu, chevelu, déguenillé, qu'on peut suivre à l'odeur. Pascale Clark. Le lait bout. Il pense : Pascale Clark... va m'apprendre quelque chose aujourd'hui ? Dire qu'à quelques kilomètres près j'étais privé de *France-Inter*, brouillé par leur *Antenne d'Oc*... qui peut bien écouter ça ?... non, je ne pourrai jamais aller les voir, leur remettre un CD, quémander une émission... Radios libres, tu parles !... radios communautarismes, radios braillages... et le plus crétin crie le plus fort !...

Deux tartines, beurre plus Nutella. Avec un grand bol de lait au chocolat. Du Nestlé Intense, comme depuis l'enfance.

Il sourit. N'a plus envie d'écouter *Tam Tam Etcetera*...

Il s'assied « en presque Lotus », imagine Marjorie ainsi... s'allonge...

Le soir il notera :

Le cerveau me renvoie par vagues le goût de ta bouche, le goût de ta peau, le goût de ton sexe. Mon corps vivre. Je te ressens en moi. Je n'ai jamais connu cette sensation... Mon corps vivre... Oh le beau lapsus !... et il vibre aussi ! Ai-je « parfois » oublié avoir aussi un corps ? Ai-je trop intellectualisé ?...

Le réveil est chaque matin douloureux : j'ai dormi avec la sensation de ta présence...

2 : le téléphone pleure

Personne à appeler dans un pays de soixante millions de contemporains.

Personne. Et personne n'appelle.

Ai-je besoin de parler ?

Réflexion d'un matin « sur la route des poubelles », les cinq cents mètres, de la maison aux poubelles, une verte pour le recyclable, une grise.

« L'esprit cartésien » ramène à leur juste portée les réflexions : non, il ne peut y avoir quelqu'un à qui confier ce désarroi, et que cette confiance y change quelque chose.

Tu es toujours là et je ne peux te toucher. Te toucher.

Combien de jours sans te toucher Marjorie ?

Retourner à Astaffort, aux nouvelles *rencontres*, revoir où tout a commencé ?

Pèlerinage.

Non, ce serait croiser les...

(...)

57 : notes Marjorie – mois 14

C'est à cause de mon enfance...

Non. Je suis à un âge où la cause n'est plus à l'extérieur mais en soi.

15-20 ans : l'âge de la révolte, du refus le plus souvent sans objet. J'ai brisé les barreaux du mensonge au bon moment. Mais j'ai traîné ce fardeau. Certes ici je l'ai posé.

Ces tonnes, c'est à ma raison de les rendre plus légères qu'un sac de plumes. Il ne s'agit pas d'oublier mais d'assumer. Ne pas vouloir se « libérer du passé » mais l'observer comme du simple passé. Le passé sera toujours en nous !

Changer le statut du passé, de fardeau à simple souvenir. Ce fut ainsi, point. De simples faits.

Pourquoi ne pas avoir TOUT dit à Stéphane ?

Pourquoi avoir évacué de la mémoire consciente les faits ?
Pourquoi avoir été dupe de la réorganisation du passé tel qu'il l'a prétendu ?

(...)

64 : Marjorie – mois 14

Je n'ai pas à remettre ma présence ici entre les mains de Stéphane !

Je ne sors pas du mépris total du genre humain pour déposer ma vie entre la volonté de quelqu'un, même de Stéphane.

Ecrire, c'est encore une manière de ne pas vraiment dire. Dire en face.

La décision n'importe que moi.

Je veux faire quoi de ma vie ?

Si je ne peux pas te le dire en face, c'est qu'il est trop tôt.

Tout dire ou garder une part de mystère ?

Peut-on TOUT dire ? Suis-je certaine de ne pas avoir imposé un rapport de force ?

(...)

TROISIEME PARTIE

La vraie vie ?

1 : Après le duel

Stéphane rentre de Cahors ; après ses vingt-neuf minutes de confrontation aux sept membres de la commission départementale de recours gracieux (rez-de-chaussée, salle n°1, direction du travail), il a chassé les achats remboursés ; *Leclerc*, *Intermarché*, et *Carrefour* ; Au *Leclerc*, comme il manquait la seule promotion l'intéressant dans le catalogue, il a griffonné, pensant pouvoir, sûrement, en faire une chanson :

Ça s'passe souvent comme ça
Quand c'est pas cher y'en a pas
C'est vraiment super hyper
Les déboires Leclerc

Puis il a « traîné ». Voulant voir, comme il le formula à haute voix (dans sa voiture) : *comment ça vit, ces gens-là, quand ça sort d'un bureau* ; il est retourné en centre-ville, a observé les embouteillages, et « *les gueules* »...

J'aime encore mieux être à ma place...

C'est donc ainsi qu'ils s'étiolent et Cabrel est leur idole...

Plutôt être un marginal !...

Putain : j'aurais pu être de leur côté !...

Et c'est au volant, sur la route du retour, qu'il pense : je dois écrire cet affrontement ; il ralentit, se fait klaxonner, un mec cravaté en grosse Peugeot blanche agite les bras, voulant sûrement mimer un vélo ; Stéphane sourit, à peine dérangé par *il vient de quel bureau ? il va sur TF1 ou M6 ?* ; des phrases se bousculent dans sa tête, il cherche l'accroche, s'arrête à la

carrière, juste avant Saint-Pantaléon, note :

La France est - encore pour combien d'années ? - une République : ces gens-là n'ont qu'un pouvoir administratif : en d'autres époques ou/et lieux, ces bureaucrates se nommaient bourreaux, inquisiteurs ou tortionnaires, m'envoyaient, sans état d'âme ni scrupule, à Auschwitz, au goulag, dans une cave ou autre centre de «rééducation».

Ils sont prêts, rouages zélés, à appliquer n'importe quelle loi ou règlement, avec la bonne conscience de ceux qui savent pouvoir, plus tard, si le vent tourne, prétendre avoir simplement suivi les ordres.

Je leur ai tenu tête : le prétentieux ne saurait tolérer pareille impertinence ! Mais fondamentalement ils ne peuvent rien contre moi : je sais depuis belle lurette qu'un créateur ne peut éviter les coups bas des médiocres. Stendhal me protège.

Stendhal, que tout créateur devrait savoir par cœur : *«Rien n'est odieux aux gens médiocres comme la supériorité de l'esprit : c'est là, dans le monde de nos jours, la source de la haine ; et si nous ne devons pas à ce principe des haines atroces, c'est uniquement que les gens qu'il sépare ne sont pas obligés de vivre ensemble».*

Je me battrai donc ! j'utiliserai leurs mensonges, chaque point litigieux, chaque possible «erreur de procédure». Ils sont tellement médiocres ! Pour continuer. Créer. Donc vivre. Créé ou crève, oui.

Mais combien, tombés entre leurs griffes, sont en dépression ? Combien se sont suicidés ?

Qui aura une prime, une promotion, parce que dans le Lot un chômeur de plus est sorti des listes ? La France va mieux !

Il se sait viré de l'Allocation de Solidarité Spécifique, le président de « la commission » se trouvant être, en toute logique administrative !, monsieur le directeur de la Direction Départementale du Travail, celui-là même ayant décidé de l'exclure « définitivement du bénéficiaire du revenu de remplacement prévu par l'article L351-1 du code du travail » (ce

définitivement offrant un « recours gracieux » nous le voyons plutôt gadget, le cravaté en chef n'ayant pas pour habitude de se déjuger) ; ce n'est pas un drame, le parachute du RMI, Revenu Minimum d'Insertion, pouvant s'ouvrir. Seulement quelques euros en moins. 360 au lieu de 425. Mais ce sera encore des papiers, encore des pions à côtoyer, des questions...

Il murmure : j'en suis certain : le traitement du chômage revient plus cher que l'indemnisation des chômeurs. Qui fournira le coût des inutiles dans les ANPE, ASSEDIC, préfectures, au ministère du Travail, ces ignobles Directions Départementales du Travail ? Et il doit bien y en avoir encore ailleurs, des petits chefs, des fouineurs, de l'encadrement. Si ces inutiles étaient transférés au RMI, les finances publiques souffleraient un peu.

Il se veut théâtral, proclame : monsieur le Président, pour sauver le budget de la République, bien plus efficace que de mettre la pilule en vente dans les monoprix, transférez les parasites au Rmi.

Il sourit. A l'idée : ce serait un essai choc, impertinent... mais qu'aucun éditeur n'oserait publier. Pourtant, ce serait vite fait ; les chiffres doivent exister. Chaque service est fier de son poids ! Plus quelques aphorismes bien ficelés...

Ou écrire une chanson ? Il redémarre ; tout à cette pensée : je suis peut-être écrivain, finalement ! le quotidien m'intéresse uniquement s'il peut donner quelque chose... oui, seul l'écrit transcende la vie... la vie telle qu'elle est ne serait pas vivable ? Prozac, alcool, cigarettes, drogues, hyperactivité... tout ça parce qu'ils n'ont pas la force de briser leur engrenage.

Une femme «brune banal mais charmante» au volant d'une voiture «sportive» grise immatriculée dans le 69 lui sourit en le doublant. Il déclame : « chère voyageuse, sachez le secret de la vie : l'Art et l'Amour ». En accentuant bien les A. Il pense : a-t-elle un jour croisé Marjorie ? Un signe, ce sourire du Rhône ?

(...)

7 : la marge

En sanscrit, chemin se dit MARGA.

La marge est la voie du salut, même en littérature, même en chanson.

Mais la littérature et la chanson ne sont que des moyens d'avancer sur le chemin, se connaître.

Marginal devrait être UN COMPLIMENT.

Nous serons donc des marginaux ?

En lutte pour ne pas être aimantés par la sociabilité ?

(des marginaux exemplaires ! hippies philosophes !)

Si tu veux vivre hors-la-loi, il te faudra être honnête.

Merci Bob Dylan.

Ou magouilleurs amateurs !

Quand on regarde le vingt heures

On le voit bien : on est que des magouilleurs amateurs.

(...)

Stéphane Ternoise

Quand les familles sans toit
sont entrées
dans les maisons fermées

Roman

(trop court ?)

Quatre ans déjà : Séverine et Stéphane, je les ai vus pour la première fois un matin de juin : je déjeunais sous un cerisier, le Napoléon ; ils montaient vers Pech-romane, s'étaient arrêtés à hauteur du figuier, m'avaient crié en cœur et tout sourire « bon appétit » ; quelques banalités plus tard, je les invitais à participer à ma cueillette matinale ; il passe si peu de monde par ici, début juin... enfin... si Séverine ne m'avait pas instantanément captivé, aimanté, subjugué, bouleversé, ils auraient pu continuer leur ballade...

Ils se présentaient naturellement (trop naturellement ?), m'apprenaient venir de Toulouse, s'être arrêtés la veille par hasard, avoir traversé la colline, découvert une cazelle, s'y installant pour la nuit en camping sauvage, être tenté d'y rester quelques jours.

Elle connaissait le terme cazelle ! Et même son quasi-synonyme gariotte ! Le plus souvent les vacanciers demandent « ça s'appelle comment, les petits abris en pierres, ronds, à l'abandon, avec une petite ouverture sur le devant ?... »

Cinq minutes et quelque chose me semble bizarre dans ce « couple » : la flamme dans les yeux de cette princesse quand il la regarde, immédiatement éteinte dès qu'il cesse de l'observer ; pourquoi joue-t-elle des sentiments non éprouvés ?

Le soir, je me raisonnai : « non, tu cherches la petite bête, tu

t'accroches à la moindre petite faille, tu ferais mieux de vivre simplement la réalité, telle que tu l'as voulue, acceptée, au lieu de rêver : elle est apparue, elle t'a envoûté mais elle a continué son chemin, elle en aime un autre, elle va disparaître dans le brouillard de tes mirages d'amour et tu vas revivre comme avant. »

Je me parlais déjà souvent et des observateurs m'auraient sûrement décrit « dérangé » ou « victime de sa solitude. » Pourtant je considérais déjà cette manière de vivre plus digne... que bien d'autres.

Depuis des années, marcher restait mon unique activité sportive. Même le vélo, je l'avais abandonné, trop de montées. Je n'ai jamais autant fréquenté les sentiers de la colline que cet été-là. Ils s'y trouvaient le plus souvent, près de la cazelle. Elle lisait, il la photographiait. Ils passaient aussi régulièrement. Nos relations pouvaient être qualifiées de cordiales, du bon voisinage, une forme « d'amitié naissante. » Ils ne posaient aucune question indiscreète et je respectais aussi cette frontière. Ils savaient pouvoir se servir aux arbres...

Je n'ai jamais réussi à la voir seule. Et trois mois plus tard, ils emménageaient « chez l'anglais de Pech-romane », Stevenson. Les commentaires au village furent plutôt favorables : au moins une maison qui ne sera plus fermée onze mois par an. Certes, l'absence d'emploi connu des locataires éveillait la curiosité et de nombreuses hypothèses circulaient, les plus pessimistes redoutaient une nouvelle vague de cambriolages. Comme à mon arrivée !

Ici, c'est le Quercy blanc, un des nouveaux pays de résidences secondaires ; après une razzia sur la Dordogne, les friqués ont découvert nos pierres et les prix ont flambé. Depuis, même une grange, un smicard, aucune banque ne lui prêtera suffisamment pour qu'il puisse l'acheter. Je suis arrivé avant, juste avant, quand les maisons se vendaient une bouchée de pain. Ils sont nombreux à regretter de ne pas l'avoir acquise, cette propriété. En ce temps-là, ils la considéraient trop délabrée. Le notaire surtout ne se le pardonne toujours pas ! *J'ai manqué de flair* ! En moins de cinq ans, il aurait multiplié le prix par dix.

L'artisan du village m'a même proposé de rafistoler gratuitement le toit d'une dépendance... « Gratuitement »... c'est-à-dire contre une autre dépendance... Pardi, avec quelques travaux, il pourrait en obtenir un sacré magot !

Mais rien n'est à vendre. Un jour, peut-être, je « rénoverai » ; de

toute manière, payer ce genre d'arnaqueur, jamais : embaucher directement quelques ouvriers compétents serait préférable mais ils sont sûrement difficiles à dénicher dans un pays où l'état favorise le salariat au détriment du travail indépendant ; peut-être dans une autre phase de ma vie, je chercherai ; je suis venu ici pour vivre une décennie de « formation », de lectures, une forme d'adolescence studieuse... et solitaire.

Les gens d'ici se demandent encore pourquoi je me suis ainsi isolé. Ça ne se fait pas ! Ce n'est pas normal... ça doit cacher quelque chose...

Séverine et Stéphane sont les premières personnes avec qui j'ai dépassé les banalités de simple politesse. Un vieux couple de presque voisins m'avait bien invité à prendre l'apéritif cinq semaines après mon arrivée mais c'était l'occasion, pour lui, de balancer en me fixant droit dans les yeux « j'ai un fusil chargé dans chaque pièce, le premier qui s'approche sans être attendu, il peut faire ses prières. » La surprise dissipée, une « bonne » répartie m'était venue : « je vous conseille de faire votre prière chaque soir avant de vous endormir... Imaginez qu'une souris égarée appuie sur la gâchette... » Depuis, il s'est calmé, au cimetière.

En règle générale, échanger trois banalités, c'est récolter la question :

- *Et vous faites quoi dans la vie ?*

La première fois mon explication s'est limitée à un simple sourire et la répartie pensée idéale m'est venue le soir :

- *J'essaye de vivre, vivre dignement. Et c'est nettement plus compliqué que le pensent les personnes dont la vie s'égrène sans réfléchir à cette possibilité de ne pas gâcher le peu de jours autorisés sur Terre.*

Mais simplement sourire fut ma réponse aussi les fois suivantes, réponse préférable : ils ont depuis le premier jour leur idée sur moi et on ne renverse pas un tel préjugé avec une réplique trop compliquée pour leur cerveau.

Aucune question, mais dans le silence les idées galopent et l'esprit cherche le pourquoi. Quelle est leur motivation ? Ils ne sont pas des pauvres classiques qui auraient eu la lucidité de fuir la ville ; cultivés, ils s'expriment posément. Je m'inventais des scénarios. Aucun ne résistait à la réflexion.

(...)

J'étais prêt à vivre vraiment seul, en achetant ici. Il aurait fallu être fou d'espérer y rencontrer une femme compatible, désirée et en plus agitée de sentiments similaires.

Quant à la possibilité de rencontrer une femme plus loin, à Cahors, Fumel, Montauban ou Agen, ça ne pouvait être qu'une rencontre éphémère, sexuelle ou passionnée ; je savais ne plus jamais rouler régulièrement des heures simplement pour un contact physique. Même cela ne m'intéressait plus.

J'avais la conviction d'avoir tiré un trait sur une activité dérisoire, l'ersatz d'amour, mes années d'errances après « les trois déesses. » Pensant à Marjorie, Christine et Anna comme des exceptions sur Terre, je me considérais même vraiment sans la moindre raison de me plaindre : j'avais au moins vécu cela, plusieurs vies ; même si je n'arrivais toujours pas à comprendre comment ces trois histoires avaient pu aussi rapidement foirer. Rien compris, mais quel bonheur ! Un raisonnement m'était venu et me convenait : quand on a vraiment aimé, imaginer c'est nettement suffisant.

(...)

Stéphane Ternoise

Ils ne sont pas intervenus

(le livre des conséquences)

À Romane, née en 1999
Anne (1974-1995)
T, née en 1978
Jacques Brel (1929-1978)

Ils ne sont pas intervenus (le livre des conséquences)

Première partie

L'ensemble des causes d'un phénomène est inaccessible à l'intelligence humaine, mais le besoin de rechercher des causes est inscrit dans l'âme de l'homme.

Tolstoï, Guerre et Paix

La fois suivante, je me suis caché derrière le chêne. J'avais retenu la leçon : je n'irai plus chez monsieur le maire, je ne le réveillerai plus en pleine nuit, ne lui bafouillerai plus d'appeler les gendarmes, qu'*il* veut nous tuer, qu'il faut faire vite ; j'attendrai, tremblotant, fixant la fenêtre de la cuisine, la cour, l'étable, la route, la ruelle, les ronces ou la maison d'en face, retenant mes larmes, serrant ma lampe de poche bleue en réfrénant l'envie de l'allumer (ce serait trahir ma cachette), priant leur Dieu sans y croire ; j'attendrai, tout simplement, sagement, derrière le chêne, qu'*il* se rendorme, qu'*il* se rendorme ou les massacre et me cherche...

*

Je cours, m'arrête, me retourne. *Il* ne me suit pas. Ma main gauche contrôle la veine droite de mon cou. Peur supplémentaire : je me souviens « *si tu fonces comme un cheval fou tu vas attraper une crise cardiaque.* » Mais il faut courir : la place, l'abribus. Nouvel arrêt : une autre peur : la lune donne un air de monstre à la bâtisse du puits, là où « Marie Groette » happe les enfants imprudents, les entraîne au fond de la terre (légende locale, traumatisante, manière grossière d'inculquer les dangers), et après viendra la terrible rue ; les rues n'ont pas de plaque, s'appellent donc « principale », « de l'église » et « de monsieur le maire » car il habite la dernière maison, l'immense ferme, à gauche ; même éclairée par la lune, c'est impossible, mes jambes tremblent, je n'y parviendrai jamais ; mais ma mère me l'a crié : « *va chez Lucien, qu'il appelle les gendarmes, dis-lui qu'il veut nous tuer.* »

La mémoire exagère le temps et la distance. Il me reste l'impression d'avoir parcouru des kilomètres. Je sais pourtant avec certitude : sept cents mètres et des poussières.

Il était trois heures, trois heures du matin, j'avais dix ans. Il gelait. C'était en 1978, dans un village du Pas-de-Calais : Hunier, vingt et une maisons, soixante-sept habitants, pas un diplômé, des agriculteurs.

Presque trente ans plus tard, ce qui me choque le plus, c'est qu'il ne m'ait pas raccompagné, monsieur le maire. J'avais frappé à sa porte, l'ouvrier avait ouvert quand j'hésitais entre continuer ou repartir ; avant toute parole, il fixa sa lampe sur mon visage et comme un automate j'articulai mon nom et mon prénom ; je ne sais plus comment je lui ai expliqué la situation mais il bougonna et deux mots furent compréhensibles « *chercher patron* » ; il referma ; l'attente dura de nouveau une éternité puis notre divin édile est apparu, me laissa dehors, me rassura, oui oui il allait téléphoner aux gendarmes, je pouvais rentrer chez moi... quelques secondes et la clé tournait dans la serrure... Je restais là, figé, ne me sentant plus la force de marcher... le froid m'a sorti de cette torpeur et j'ai couru sans m'arrêter jusqu'au chêne.

*

Ce soir-là, vers dix heures, *il* s'était relevé. *Il* : mon père. Très jeune, j'ai peut-être articulé « papa. » Sûrement pas. Dans ma mémoire aucun souvenir, ni même qu'il me l'ait demandé. C'était IL. Il avait arraché la prise de la télévision en passant, était descendu à la cave, remonté avec deux bouteilles de vin rouge, vidées « dans l'autre pièce », vidées de manière classique : verre après verre, avec juste la pause nécessaire pour le remplir.

Ce fut comme s'il retournait se coucher ; la télévision, je l'avais rebranchée, un film avec Louis de Funès et Yves Montand, mais la prise vola de nouveau ; pas même le temps de le maudire qu'il avait sorti la serpe de sous sa chemise, et la table en chêne subissait un énième outrage. Tout en baragouinant il regagna la

cuisine ; nous l'avions entendu ouvrir sous fusil, y charger trois cartouches. Quelques secondes plus tard, nous avons compris : « *le premier qui fait un pas en haut, il va voir ce que c'est qu'un coup de fusil dans la gueule et si j'entends encore cette télé, je redescends vous zigouiller.* »

Je traduis : le patois était sa seule langue dans ces cas-là. Le patois de là-bas, une variante du ch'timi popularisé.

*

Nous n'avions pas osé tenter le diable, nous nous étions endormis assis sur des chaises, les bras repliés sur la table. Ce n'était pas la première fois.

C'est donc vers trois heures qu'il est réapparu, fusil en mains. Il a gueulé qu'il allait nous zigouiller. Nous nous sommes sauvés dehors...

*

Trois heures du matin, il gelait, j'avais dix ans, j'étais en pantoufles et monsieur le maire ne m'a même pas ramené. Un brave homme, ils prétendaient, ce Lucien, et malin : quand « l'équipement » avait regoudronné les routes, il en avait profité pour faire vider quelques camions chez lui, ainsi réaliser gratuitement la cour la plus propre du village.

J'ai perdu la sensation du froid de cette nuit-là, il me reste juste de la peur, qui peut remonter ; là, trois décennies plus tard, j'ai dix ans. Je n'ai plus peur mais je peux revivre cette peur. Je peux comprendre d'autres peurs.

*

Ma mère me cherchait. *Où t'étais parti ?* Il s'était rendormi. Elle fut catastrophée. Qu'avais-je fait ! Elle m'avait pourtant crié « *va chez Lucien, qu'il appelle...* » Idiot que j'étais, c'était pour l'apeurer, qu'il retourne se coucher. Qu'allait dire monsieur le

mairie ?! Tout le monde allait savoir ! Les gendarmes n'arrivaient pas... nous avons osé monter les escaliers, ma mère finirait la nuit avec ma sœur.

*

Une cuisine salle du manger ordinaire et « de l'autre côté », salle de réception, avec, depuis 1976, une télévision (noire et blanc). Une cloison sur trois mètres a dessiné un couloir se ponctuant d'un côté par la porte d'entrée (jamais fermée à clé durant la journée, quand, du lundi au samedi, le boulanger entre et dépose un pain sur la table), de l'autre par un rideau. Avant ce rideau, sur la gauche, une porte, vers une petite pièce remplie des vieilles affaires de ma grand-mère, quasi débarras à traverser pour accéder à l'escalier, ses douze marches, son couloir ; sur la droite les trois chambres, d'abord la mienne, minuscule, celle de ma sœur et celle, au bout, des parents.

J'y ai dormi dans cet antre du monstre et sa soumise ; jusqu'à 5-6 ans ; j'avais un lit à barreaux juste à côté de ma mère ; aucun autre souvenir ; ma sœur occupait la chambrette devenue la mienne tandis que celle du milieu était fermée, « *réservée lors de l'arrangement* » par ma grand-mère.

*

(...)

Ils ne sont pas intervenus (le livre des conséquences)

Deuxième partie

*J'avais 20 ans. Je ne laisserai
personne dire que c'est le
plus bel âge de la vie.*

Paul Nizan.

26 février 1988. Sylvie me dépose à la gare de Saint Pol où le matin j'avais laissé ma voiture. Retour une heure avant l'arrivée du premier train.

De l'église j'aperçois le fourgon des pompiers, celui des gendarmes, l'attroupement. Je tremble. Il les a tués. Cinq cents mètres, j'accélère.

Je dois être blanc en descendant de voiture.

Paul remarque sûrement ma frayeur :

- Va à la maison, ta mère te racontera.

Plus tard je penserai qu'il a sûrement eu l'impression de prononcer la meilleure phrase possible mais sur l'instant j'imagine qu'*il* a tué ma sœur.

- Il s'est pendu.

Soulagement.

- Dans l'hangar.

*

Et n'allez pas proclamer « Dieu est intervenu. » Personne ne l'a forcé à se lever, sortir, prendre une bonne longe, l'attacher à un bastaing, s'y pendre.

*

26 février 1988. Nous avons tous, sûrement, à un instant de notre vie, la tentation de croire en l'impossible. Le plus souvent malheureusement il suffit de quelques orages pour l'oublier. Minutes d'euphories : je me suis juré de faire de ma vie un très

grand Bonheur, de trouver l'Harmonie, vivre l'Amour, vivre loin de ce village de la grisaille.

*

26 février 1988. Il s'est pendu vers onze heures. Avec une simple longe si utile dans une ferme. Après mon départ, il était sorti nettoyer un côté de l'étable à vaches. Il lui suffisait de reculer le tracteur et le bac attelé à l'arrière, y pousser avec une pelle les déjections. Puis il était retourné se coucher. Comme presque chaque jour. Il s'était relevé vers onze heures. Ma mère était dans la cuisine, préparait le repas. Il n'a pas terminé les litières.

Ma sœur est rentrée de St Pol vers onze heures trente, avec le pain, des courses. Comme d'habitude, elle a garé sa voiture « à sa place », côté gauche du premier hangar, juste avant la stabulation. Elle l'a aperçu contre un poteau. Ses pieds touchaient le sol mais il avait l'air mort. Elle ne s'est pas approchée. Elle est allée chercher notre mère.

*

Elles ont découvert un fait : il s'est pendu. Moi, durant sûrement moins de deux minutes, j'ai eu la sensation du drame survenu : il avait tué.

Ces secondes, personne ne s'en est jamais soucié. Pas d'aide psychologique !

Qui a imaginé, compris, ce que j'ai vécu ?

J'ignore combien de secondes les monstres sont restés à l'intérieur de Mayline. Mais pour elle aussi, je crois, ce sera toujours « une éternité. »

*

26 février 1988. Aurait-ils été en pleurs, les voisins, s'il avait tué ma mère et ma sœur ? À leur visage, je n'ai pas compris ce

qui s'était passé. Il y avait une animation dans le village, donc ils étaient là. Comme ils l'auraient été pour le passage de la caravane publicitaire du Tour de France.

Un autre scénario n'y aurait rien changé : petit spectacle.

(...)

Stéphane Ternoise

**Viré, viré, viré,
même viré du Rmi !**

Roman

(encore trop court et trop personnel*?)

---> *sur les documents officiels présentés, le nom exact du destinataire a été remplacé... mais pas celui de l'expéditeur.

A

Il cite Marcel Proust, Stendhal, Milan Kundera, Emile Zola mais aucune référence précise ne lui vient quand il repense à l'instant crucial, au jour où il fut persuadé d'avoir compris l'essentiel : *« pour atteindre mon objectif, je devrai tricher encore un peu mais surtout comprendre avant les autres un bouleversement ; tricher et magouiller, au stade amateur, sera rapidement insuffisant ; l'autre alternative étant de me professionnaliser, prendre trop de risques, tenter un de ces coups de poker le plus souvent synonyme de case prison... et ça non ! »*

Son objectif : « vivre libre. » Classique. Vivre libre avec la littérature et la nature. Lire, planter des arbres, manger de vrais fruits, jardiner, et pourquoi pas même un jour écrire, raconter. Moins Classique.

A la librairie de Reims, il avait acheté des biographies d'écrivains et son premier mois de chômeur s'est déroulé avec ces livres, dans sa chambre d'enfant, chez sa mère, où il est retourné après « l'accord transactionnel », conclusion voulue définitive d'une expérience de salarié.

Il a 25 ans, s'abonne au quotidien « *le Monde* », à l'hebdomadaire « *le Nouvel Observateur*. » Il se donne deux ans ainsi, pas plus, plus « *ce ne serait pas tenable*. »

Il a conscience d'un décalage avec « les jeunes de sa génération » : 25 ans est devenu l'âge de la véritable entrée dans la vie active pour un diplômé. Alors il ne côtoiera presque personne durant ces mois. Hormis la coupure du samedi soir, mais il sortira en Belgique ou dans l'Aisne, si loin qu'il n'y croisera jamais personne de son canton.

C'était une transgression des lois de son époque : être cadre, à 25 ans, et ne pas tout faire pour le rester, pour progresser dans « la hiérarchie », accroître son pouvoir d'achat. C'était en 1993.

Dire qu'à 25 ans j'étais cadre ! Cadre en informatique même. L'informatique déjà incontournable, début de carrière prometteur, une voie royale, promesse d'une vie aisée, belle voiture, belle maison, vacances, résidence secondaire. Puis ce fut la dégringolade. Déchéance sociale. Viré du grand groupe, la grande famille où l'on entrait normalement pour la vie. Quelques années d'Assedic tranquille et viré de l'ANPE sur ordre de la Direction Départementale du Travail et de la Formation Professionnelle. La deuxième chambre du tribunal administratif de Toulouse n'avait pas encore délibéré de mon appel contre cette radiation, que je perdais mon RMI.

Que se serait-il passé si J.P. Julliere, président, et M.Torelli, F. Perrin, conseillers, avaient, deux ans, quatre mois et dix-neuf jours après l'enregistrement de ma requête, décidé de me réintégrer dans mes droits à l'ANPE donc à l'Allocation de Solidarité Spécifique ?

Et si mon indemnisation avait été vitale, ma radiation dramatique ? Deux ans, monsieur, veuillez patienter. Votre référé n'a pas été jugé recevable, votre dossier n'est donc pas urgent, veuillez patienter et répondre aux questions adressées par voie postale.

Oser me virer du Rmi ! Quelle honte ! Un Conseil Général de gauche en plus ! La machine à exclusion est en roue libre...

Viré de quelques histoires d'amour, aussi, forcément : les sentiments résistent rarement à un tel parcours...

Je peux tenir ainsi quelques minutes, broder sur le « grand capital », les conséquences de la mondialisation, l'urgence d'un retour aux préoccupations sociales, la nécessité de produire des statistiques véritables preuves du bien-fondé des mesures gouvernementales...

Parfois je m'invente des contemporains avec lesquels des relations humaines seraient agréables. Et cette modeste présentation déclencherait un fou rire ou un sourire de connivence. Parfois. Mais le plus souvent je préfère sourire vraiment seul. Et vider une bière à la santé des salariés, des ministres, des syndicalistes ; parfois même du Conseil Général ; qui serait peut-être compatissant si j'invoquais un funeste destin de victime en remontant à ma première expulsion d'un mouvement organisé : le club de football de Troisvaux-Belval, dans le Pas-de-Calais, où le fils du président présidait sur le terrain. Monsieur le Conseiller Général, « ancienne gloire cantonale du ballon rond », me procurerait sûrement un emploi communal si j'évoquais, presque larmoyant, « ma détresse », quémandais contre la promesse d'une totale dévotion, de quelques rimes thuriféraires.

Mais ce serait trop difficile, un véritable jeu de scène, intenable, d'entretenir des « relations humaines » au-delà du strict nécessaire. Même avec des êtres exponentiellement plus cultivés. Il est sûrement trop tard : être encore et de nouveau viré ne m'intéresse plus. Le goût n'y est plus : à 25, même 30 ans, je correspondais encore à l'idée que je me faisais de l'insoumission. Oui, il est sûrement trop tard. Même pour l'amour. J'ai 36 ans. Et trop de cheveux m'ont abandonné.

Avec ma mère, au téléphone, un soir, j'ai bien testé ce pathétique speech. Comme c'était tellement prévisible, elle a embrayé sur son invariable couplet refrain « tu vas vivre de quoi ? tu regretteras Groupama. » Même pas un alexandrin ! Parce qu'à Groupama donc, j'étais cadre, le premier enfant du village à décrocher un BTS avait été embauché chez l'assureur des agriculteurs. Voie royale, oui, oui. Ça rabaisait un peu leur clapet aux épouses de conseillers municipaux dont les fils rivalisaient de BEP agricole en CAP mécanique et les filles de CAP commercial en BEP coiffure.

(...)

B

Une distance s'est naturellement installée entre lui et les autres. Il sait : il a franchi une frontière. Il est de l'autre côté. Personne d'avant ne pouvait l'accompagner. De son enfance, de son adolescence, plus un seul « ami ». Même pas un « copain ».

La même frontière s'est imposée entre celui régulièrement viré et « le travailleur indépendant. »

Il sait : il a franchi clandestinement des frontières. Aujourd'hui il pourrait raconter. Nombreux souriraient, prétendraient :

- C'est du cinéma, les allemands de l'Est risquaient leur vie pour passer à l'Ouest.

Il répondrait peut-être :

- Tu crois peut-être que je n'ai pas risqué la mienne.

Inutile de revenir sur l'enfance, le risque physique, l'essentiel est dans le risque moral, spirituel, vital, l'âge auquel on ne peut plus se dédouaner sur les autres, où il faut avancer, faire, essayer - ou, et ce n'est guère plus réjouissant, assumer la petite compagne nommée dépression latente !

(...)

C

Il sourit, quand il pense à son enfance. Il sait : sa soif d'indépendance provient de cette enfance confisquée, sans enfance.

Il sourit, quand il pense aux cinq années dans des bureaux. Il sait bien : il ne vivait pas encore pour de vrai, il négociait la période de transition, gagnait l'argent indispensable à son véritable projet.

« Cocteau, poète français né à 20 ans » : la découverte de cette présentation l'a enthousiasmé : rarement il avouait « je suis né à 25 ans. »

Cocteau a vécu de 1889 à 1909, comme lui de 1968 à 1993, naturellement. Naître à soi. « Tu joues avec les mots » lui répondait Aurélie.

Cocteau « avait » 20 ans, quand il publia « *les enfants terribles* », en 1929 donc. Il espère « avoir » 20 ans en 2013. Il sait qu'à force de lire il cédera sûrement à la tentation de raconter ou romancer sa vie. Il sait avoir vécu « autrement », d'une manière « impossible ».

Il sourit quand il pense à Aurélie et son « arrête de rêver ».

Il sourit, il pense à ces dix années de combat, combat pour une formation digne de ce nom, une autoformation spirituelle, humaine, littéraire. Une « autre vie » débute, il a changé de voiture et restaure une dépendance.

(...)

Stéphane Ternoise

Libertés d'avant l'an 2000

Roman

Aucun texte n'est définitif tant que l'auteur est vivant : *Liberté, j'ignorais tant de Toi* 1998 est devenu en 2011 un nouveau roman, *Libertés d'avant l'an 2000*.

Liberté, j'ignorais tant de Toi fut publié
en livre papier, en janvier 1998 (ISBN 2-
9506158-3-X)

En 1998, j'ai publié un premier roman intitulé *Liberté, j'ignorais tant de Toi*. Je l'ai repris en 2011. Peu de modifications, finalement. Mais c'est, malgré tout, un autre livre.

J'aime cette idée de retravailler un roman. Aucun texte n'est définitif tant que l'auteur est vivant.

Naturellement, ces différentes versions pourraient susciter des études... si l'une d'elles rencontrait un large lectorat...

Libertés d'avant l'an 2000 : une époque où seuls les installés pouvaient agir mais ne le souhaitaient pas, préféraient profiter des avantages en essayant de les transmettre à leurs enfants.

Génération dont la décennie cruciale, de vingt à trente ans, s'est déroulée bien autrement des vagues prédictions de l'instituteur du CM2 prétendant : "*vous êtes la génération de la paix, et vous connaîtrez le temps béni où tous les êtres humains seront heureux. Ne vous inquiétez jamais pour l'avenir.*"

Une jeunesse élevée au mythe d'une ère enchantée débarrassée de la barbarie par la morale et de la maladie par la médecine, catapultée dans la réalité des années 1990. Déjà une **génération dupée**.

Liberté, j'ignorais tant de Toi était ainsi présenté :

Liberté, j'ignorais tant de Toi, quatrième livre publié par Stéphane Ternoise, premier roman, roman de formation du héros, roman qui ne se contente pas de raconter une histoire, conscient de la grandeur de cet art vers lequel convergent tous les genres, conte, nouvelle, essai, poésie, théâtre...

Cadre dynamique, régulièrement accompagné, tout, apparemment, "pour être heureux." Pourtant, à vingt-cinq ans, retrouver Mathieu, l'ami d'adolescence, bouleverse cet équilibre, Jel croit encore pouvoir prendre ses rêves pour la réalité, il veut devenir riche, très riche, et rapidement. La vie des Hommes se joue souvent sur quelques décisions cruciales, après qui peut, qui sait encore s'arrêter, ne pas se laisser emporter par les vents ?...

La promotion sociale, le grand Amour, l'Amitié, la Littérature, l'argent, l'alcool, la flemmardise, la délinquance, le vedettariat, la tendresse des filles, le pouvoir, le paraître et la gloire, la paternité... Derrière chaque objectif l'envie d'exister, *être quelqu'un*, ne pas végéter dans la routine, atteindre **la Liberté**. Mais qu'est-ce que la Liberté ? Notre héros, avec régulièrement à la bouche ces trois syllabes, le sait-il lui-même ?

Qu'est devenue la génération glorifiée *morale* en 1986 ? Rattrapée engloutie par la sinistrose le sida la télévision et la crise économique, se plaît-on à conclure facilement, cette génération aborde la trentaine, Stéphane Ternoise a trente ans, et une œuvre cohérente loin du monde de l'édition mondaine parisienne prend forme.

Libertés d'avant l'an 2000

Première Partie

I

L'euphorie de sentir proche l'instant idéal pour placer le speech mûrement élaboré et jugé génial, réveille chez Jel le sourire déclaré carnassier par ses collègues, quand gravir la hiérarchie le démangeait, il savoure d'avance le nécessaire "c'est d'accord" d'un Mathieu rallié à sa démesure, presque déraison, alors ils s'enlaceront et cette accolade scellera leurs retrouvailles, leur, son triomphe ; il jubile, certain de son fait, et cela vaut bien quelques risques, quelques arrangements avec la légalité : voici le temps de la Liberté.

- Comment peux-tu te satisfaire de cette petite vie galère, entre télévision, stress, horaires, embouteillages et traites à honorer ? A vingt ans on rêvait d'autre chose...

Bien sûr qu'à vingt ans les inséparables rêvaient. Du pays de cocagne ! Pourtant, BTS en poche, Jel signa chez *Gropassur*, la prospère compagnie d'assurance Arrageoise ; contrat à durée déterminée, huit mois, renouvelable pour une même période en cas d'entente, programme avant l'armée puis retour pour le vrai grand bail (plan de carrière déjà défini). Sa mère rayonnait : son fils avait "*une belle place*" ; une fiche de paye qui impressionna Mathieu au point de lui faire regretter son entêtement passé à préférer les bistrots aux cours. Néanmoins sa situation apparaissait correcte : commercial d'une chaîne d'approvisionnement asiatique, chargé de fourguer des nanars aux grandes surfaces ; pas une sinécure mais la possibilité d'obtenir un salaire décent en cas d'objectifs atteints. Malgré quelques

conneries, "*de jeunesse*", ils étaient "sauvés", sur le droit chemin. A l'époque de cette théâtrale déclamation, pour justifier excuser ses "*saisons en enfer*", ses années petit bureaucrate méticuleux, notre cher jeune homme accusait le conditionnement mercantile, cynique, frileux, décadent, les années Tapie. Fric et esbroufe triomphaient, éblouissaient, alléchaient, les *eighties* s'achevaient, exhibaient valeurs-pacotille et réussites rapides, les notables péroraient sur la conjoncture économique : c'était déjà la crise, conséquence regrettable, quoiqu'inévitable, de la mondialisation (des échanges), providentielle crise alibi. Ainsi les derniers arrivés, diplômés sans expérience, devaient réviser à la baisse leurs prétentions ou s'investir à fond. L'idéal conservateurs, une société figée, s'installait : les bons sujets révéraient les patrons, messies sans miracle des mégalo-poles en mal d'emplois. Et le conformisme ambiant conseillait, naturellement pour le bien des néo-pions, de remiser au rayon distractions juvéniles les appareils d'un autre âge, cheveux longs et barbe gainsbardique. Il convenait d'intégrer les règles et impondérables, ce qui, finalement, présentait des avantages, prétendaient des quadras bedonnants et cravatés, vieux de la vieille "*désabusés*", toujours partants, durant les pauses-café ou apéritifs du vendredi, pour ressasser gaiement leur fantaisiste mai soixante-huit, régulièrement catalogué leçon de l'histoire, mythe collectif dont le contrecoup gaulliste réussit à convaincre une génération, puis ses suivantes, que toute velléité révolutionnaire est inutile, à l'échec condamnée.

II

Leur amitié, évidemment, était vouée à s'étioler : le cercle d'accointances du cadre appelé à viser l'estampille "supérieur" et celui d'un simple V.R.P. privé de perspectives ne sauraient se concilier longuement. Chacun sa vie, chacun son chemin, résumaient, *par expérience*, ses collègues, volontiers condescendants envers *le petit dernier*. Logiquement, *plus tard*, ils auraient toujours été ravis de se revoir mais à intervalles régulièrement plus espacés puis sans le provoquer et en comblant l'amenuisement croissant des sujets de conversation par la nostalgie du bon vieux temps et les vanes avariées. Oiseaux de mauvais augure !

Ils se prétendaient pourtant inséparables, potes jusqu'au dernier whisky. Preuve supplémentaire, signe du destin, ils avaient signé leur contrat le même jour, puis traîné les troquets, entonnant *société tu m'auras pas* dès l'ivresse. Chaque soirée de leur première quinzaine dérivait invariablement ainsi. Ils juraient de ne jamais changer, ne jamais se laisser récupérer, endoctriner, ni risible petit chef ni fayot frustré. Croix de bois, croix de fer, si j'embourgeoise j'avais en enfer. Mais le lundi suivant Jel découvrait la spécialité maison, servie par Thérèse, la directrice informatique : le savon ; menaçant d'abrégier sa période d'essai elle exigeait "*des yeux dessillés et un cerveau opérationnel dès huit heures*" ; s'affirmant humaine et tolérante Sa Sainteté daignait accorder un sursis, tout en le prévenant du "*caractère potentiellement préjudiciable de certaines fréquentations.*" Ce style l'impressionna ! Enfin quelqu'un qui s'exprime en bon français. Pas suffisant pour le convaincre, l'envie de claquer la porte montait, *elle se prend pour qui la bovine.*

- Je vous glisse amicalement cela pour votre bien, car je vous crois suffisamment intelligent pour le comprendre.

Son visage reflétait la sincérité, la gentillesse, l'écoute, le bien de l'humanité ; *si c'était une femme elle me trouble.*

La crainte de ne pas retrouver ailleurs d'aussi avantageuses

conditions financières, l'impression d'avoir réellement exagéré et la peur de devoir rentrer et annoncer ce drame achevaient de le calmer : terminées les virées en semaine.

- Non, j'suis pas un lâcheur, ça m'fatigue trop, et mon foie commence à me jouer des tours, et j'vais t'dire frère, j'ai réfléchi, ce job c'est ma chance. Ouais j'suis sérieux, j'ai compté, si j'dépense pas trop et que j'place le reste en bourse, si ça flambe comme maintenant, jackpot. J'bosse quelques années et ensuite j'peux vivre de mes rentes. J'ai trouvé le bon filon ! Génial mon plan ! Tu sais on changera pas le système alors mieux vaut en profiter. Même Renaud s'est rangé, alors. Mais on change pas, nous sommes les extraterrestres d'une planète poubelle, on fait juste semblant, pour l'oseille. C'est le grand secret frère : faire semblant pour niquer ceux qui veulent nous baiser.

Et la sacro-sainte réunion informelle du lundi matin, occasion à remarques, l'assagissait encore un peu plus : dimanche rimerait dès lors avec repos, décompression, batteries à recharger.

Et sa paye rapidement lui sembla dérisoire, celle de Thérèse, même s'il ne la connaissait pas exactement, lui donnait l'eau à la bouche. Et comme pour être augmenté un travail correct ne suffit pas, il s'investit à fond (et fayota).

Moins vivace, sur la pente descendante ?, leur complicité s'interrompait plus rapidement que "prévu", n'apparaissait plus suffisamment importante pour hypothéquer ce qu'il pensa être l'amour de sa vie, l'incarnation de ses espérances d'être enfin quelqu'un (si elle m'aime c'est que je suis quelqu'un de bien). Assise à l'indienne sur une baffle, congédiant d'un sourire divin les dragueurs, elle resplendissait, l'hypnotisait, son visage, ses yeux, sa silhouette, rappelaient tellement Isabelle, la vaporeuse sylphide rencontrée le samedi après la *trahison* de son premier amour, la déesse qui ne fut qu'un mirage, une série de slows collés, baisers goulus, découverte de l'utilité des banquettes d'une voiture, et l'aveu final :

- On ne se reverra pas, je suis en vacances au château d'Equirre, je repars demain chez moi, où m'attend le fils unique d'une très

riche famille, pour moi et les miens c'est inespéré, ce soir j'enterrais ma vie de jeune fille, j'étais vraiment à toi, je t'ai donné ce qu'il n'a jamais eu, je ne t'oublierai jamais, c'est vrai, et un jour je l'empoisonnerai et quand tu ne penseras plus à moi, tel le phénix, je renaîtrai.

Elle s'était enfuie et ses jambes coupées n'ont pas repoussé suffisamment vite pour lui permettre de la rattraper.

Son imagination, déjà échauffée par quatre doubles cocktails, s'enflamma, en quête d'une phrase magique sésame du cœur forcément supérieur.

- Tu préfères danser un slow ou prendre un verre ?

Rien d'original n'avait jailli de cette cervelle en ébullition, néanmoins ce qu'il redoutait improbable arriva : elle se leva, le suivit au bar, et ce fut "*le rêve éveillé*"... et cette princesse, Michèle, méprisa Mathieu, "*ce loubard*", son "*indigence culturelle*", ses "*airs rustres*" et "*plaisanteries de soudard*."

(...)

Libertés d'avant l'an 2000

Deuxième Partie

I

Des mois plus tard, un samedi soir sans starlette à satisfaire, notre cher cadre remotivé, lessivé par six réunions "*stratégiques*" en une semaine, retournait, poussé par un spleen sans idéal, au *Tropic 2100*, flash-back sur cette période où les slows se voulaient sensuels, occasions de proposer un tour dehors à une belle en espérant l'attirer dans une voiture. Dès l'entrée, l'insolente juvénilité des bipèdes à cigarettes le stupéfiait, il pensait qu'à peine nés quand ses parents l'autorisèrent à sortir en mobylette, ces jeunots allaient le regarder en croulant alléché de chair fraîche. Perturbé, la salve du patron, "*ça va vieux, encore vivant d'puis l'temps, ça fait un bail qu'on n't'a vu...*", le laissait sans réplique ; il balançait un billet et avançait. Quelques pas et la hantise d'un peigne, conservant désormais chaque matin des cheveux par dizaines, construisant patiemment une piste d'atterrissage, signe extérieur de stress et d'environnement pollué assommant déjà nombre de collègues, l'achevait...

Putain, j'ai vieilli, j'avais leur âge y'a même pas... ; qu'ai-je fait de tout ce temps ; dire qu'à vingt ans... ; vite un whisky qui me réveille de ce cauchemar, chasse ces séniles impressions. Séniles impressions, le langage du mec distingué, informaticien mais distingué !, je suis un mec distingué. Merde après tout, je suis encore jeune, et je suis un mec libre. Et friqué ! Je suis libre. LIBRE ; bandes de jeunes cons, vous vous croyez intéressants. Si vous saviez !

Marche forcée, gambettes vacillantes, maelström interne... Mathieu et Patricia, gaminement entourés, occupaient leur antre habituel, à trois banquettes du bar ! Enfin deux bouilles connues ! Sans ce conditionnement interdisant toute réflexion rationnelle, la mauvaise conscience d'une responsabilité totale dans la faillite de leur Amitié lui aurait vraisemblablement défendu leur abord. Il se précipitait vers eux. Que d'heures, de heurts, à se raconter ! Seul ? Evidemment ils semblaient soulagés du départ, dont il se

considérait totalement rétabli, de sa mijaurée. Apparemment vides de rancœur ils évitaient ensuite toute référence à cette invivable utopie. Des amis quoi.

Mathieu avait donné un an à la patrie, sans regret ni souffrance, une joyeuse trêve dans la monotonie du salariat réintégré dès la quille, une aubaine de bringues mémorables. Et aussi, il le confia en aparté, un éloignement profitable à ses relations conjugales, leur mise en concubinage n'ayant pas été l'euphorie présagée. Leur couple n'enchantait guère plus Patricia, *"mais bon, ça servirait à quoi de changer, on se fout pas sur la tronche, c'est déjà ça ; l'année prochaine on aura un gosse, en décembre pour pas payer d'impôts, paraît que c'est un bon remède contre ce genre de blues... mais ça m'fait plaisir que tu sois là, tu pourras être parrain... ou... j'pensais plus te revoir avant tes trente ans... tu t'souviens..."* Ils sortaient encore régulièrement, moins par passion que par habitude, les samedis où rien ne les retenait devant la télévision. **Ils n'ont pas vraiment grandi, les pauvres !**

Naturellement les retrouvailles se poursuivaient chez eux et le champagne commémora l'événement... *"une bouteille passée gratos au supermarché."* Petite combine contre la dèche : deux salaires autorisaient un mois au soleil à condition de ne pas exagérer sur les extra. *"Tu te rends compte, je gagne moins qu'au début ! C'est devenu impossible d'avoir les primes, dès qu'on est presque arrivé au chiffre, le mois suivant ils l'augmentent, on se crève et on a le smic, tout le monde se plaint mais on s'écrase, le premier qui l'ouvre, ils le virent."* Tomber si bas, les pauvres ! Niveau finances, ils l'imaginaient plus verni et ne purent réfréner leurs sarcasmes, *ça n'arrive qu'à ceux qui en ont les moyens...*, au récit de ses déconvenues boursières dont trois trimestres d'échéances restaient à rembourser. Mais effectivement, il le concédait gracieusement, il dépensait sans compter. La pertinence de son résumé, *je vis bien les week-ends et cinq semaines, les fameux congés payés, en ne pensant qu'au boulot le reste du temps*, le surprenait. Eclair de lucidité ?

- Mon privilège n'est qu'une apparence, j'appartiens au troupeau

des esclaves du réveil, simplement un peu plus aisé que les smicards ; et même si une convention collective en béton me protège, le couperet de la restructuration ou du marasme économique peut tomber ; et si cette tuile me touche vers la quarantaine, mes compétences dites de pointe, grassement monnayées, ne vaudront plus grand chose. Que deviendrais-je ? Les indemnités et économies claquées, direction le clan des exclus, héritiers des Misérables Hugoliens. Aujourd'hui, personne n'est à l'abri.

Il se faisait peur ? Même pas, composer des phrases de circonstance, froidement, sans la moindre émotion, lui était désormais coutumier, déformation professionnelle, il voulait simplement, un peu mesquinement, remercier leur gentillesse en se présentant dans le même bateau. Car pareille déchéance lui était impensable : l'égoïsme et le syndrome de l'autruche l'incorporaient à la catégorie des égoïstes recroquevillés sur l'illusion d'une éternelle prospérité.

II

Qu'ai-je fait de ma jeunesse ?

Il avait beau jouer, frimer, cette question le taraudait...

N'ai-je pas trop triché ? Sûrement déjà trop bu ! Je croyais avoir dépassé l'âge pour ce genre d'interrogations, ce cafard.

Dans une ultime tentative de retour à la lucidité, il maudit l'alcool. Mais c'était trop tard, les idées galopèrent, le dépassèrent.

Il fallait que ça sorte :

(un trop long monologue où Mathieu et Patricia se regarderont régulièrement, des yeux hagards qu'on peut traduire par les exclamations échangées dans la cuisine, mais qu'est-ce qu'il raconte, il est disjoncté, il ne supporte plus les bulles, il se croit sur une scène...)

- Entre amis, inutile de frimer, enjoliver la réalité, édulcorer les contraintes, c'est l'échec. Nous sommes les risibles pantins naguère raillés. Nous sommes ridicules. Des culs ridés, c'est mon humour ça ! L'humour qui plaît tant à Sainte Thérèse d'Arras. Priez pour elle, pauvres lécheurs.

Avant trente ans la quasi-totalité des bipèdes écervelés ont rejoint la grande ligne droite les expédiant au point final, oméga les gars ; ne surviendront plus que des péripéties, péripatéticiennes logiquement encastrées dans la monotonie, même si les victimes crient à l'accident, l'apothéose, l'apocalypse : rencontres, séparations, accès à la propriété, mariage(s), divorce(s), enfant(s), chômage, promotions... Nous sommes dans les temps, même légèrement en avance ! C'est le dégoût.

25 ans : *Tu la voyais pas comme ça ta vie
Pas d'attaché-case quand t'étais p'tit...*

Encore quelques saisons au-dessus de la Loire, le loir, en hibernation quoi, et *On s'retrouve à vingt-huit balais
Avec plus rien dans le cœur*

Puis : *Toto, trente ans, rien que du malheur*

(...)

Libertés d'avant l'an 2000

Troisième Partie

I

Le lycéen allergique aux signes extérieurs de richesse, leader d'enivrantes virées venimeuses fatales aux rutilantes voitures et devantures des luxueuses boutiques, aurait refusé de croire que, peu d'années plus tard, il s'approprierait un domaine cossu et roulerait en Jaguar.

Dès la rentrée d'argent légal, l'à-valoir, l'avance sur droits d'auteur, Jel et Sybille fuirent la bicoque fruit de son licenciement, où ils s'étaient réfugiés pour affronter la suspicion, où curieux, envieux et journalistes troublaient leur cocon d'amoureux oisifs à l'abri du besoin. Naturellement ils avaient recherché un coin tranquille, isolé, confortable, *"épargné de la folie polluante et enlaidissante du productivisme, loin des centrales nucléaires, usines, déchetteries."*

Si Jean-Jacques Fantazia, le vieux lutin attitré aux voyages temporels, lui avait projeté cette image, le teenager bardé de cuir clouté aurait hurlé à la trahison, l'indigne embourgeoisement. Il aurait réagi à l'instar d'un supposé ancien comparse faisandé au stade destroy, nihiliste, d'aveugle colère, qui, via son éditeur, lui expédia une vindicative bafouille, *"Arriviste, tu as retourné ta veste, tu te prends pour une star, tu fais ton beurre sur le malheur des autres..."*

Trahison ? Renié l'éphèbe idéaliste, le Zorro en herbe ? Ce décrété zéro zonard l'incitait à revisiter ses années agitées, présentées à sa Dulcinée, en un regard annoncé objectif, sans complaisance, comme plus significatives de l'époque, l'environnement, le conditionnement, que de sa personnalité. Sans

père en état de le conseiller, sans repère, l'adolescent s'enthousiasmait facilement. Il prétendait vouloir changer le monde ; et rapidement. Bien sûr, comme les autres, il ne savait ni comment ni pour en faire quoi, mais à cet âge le but final et la manière sont secondaires, seul importe vraiment l'action.

Ainsi, le lendemain d'un reportage télé sur les gangs américains, confiait-il ses pulsions mimétiques à Malabar et sa Malicieuse lors du trajet les emmenant en ville puis aux potes du café où il avalait un sandwich le midi (s'attabler avec des informaticiens ? "*c'est ringard*", et sa mère approuvait sa réticence à brouter aux mangeoires d'une cantine "*dégueulasse*") ; d'autres avaient vibré devant le documentaire et chacun voulut ajouter son couplet, contraignant celui qui souhaitait s'approprier la parole à la surenchère : le samedi suivant, l'escouade enivrée (il fallait se donner du courage) débutait ses exactions. Ils cassaient, galvanisés par les frissons, entre peur et héroïsme, l'impression d'exister enfin.

D'un vote à mains levées, la vraie démocratie les gars !, ils s'appelèrent *les révolutionnaires*, préféré à *les anarchistes* et *les justiciers de la nuit*, et signeraient leurs détériorations d'un "Rs" à la bombe aérosol rouge. Les fils de la bande à Baader ? Des petits révoltés ! ; certes, suivant la dialectique habituelle, ils dénonçaient la misère, l'oppression, les injustices, la répression et le sort des prisonniers politiques ("Libérez Mandela" sur les murs de la préfecture), mais les écœurait surtout leur incapacité à s'acheter tout l'or du monde, une condition jugée indigne de vrais gars et de vraies nanas aussi exceptionnels.

Comme les autres, le souffle subversif le berça : dans sa chambre les portraits du Che remplacèrent les posters jaunis de Cloclo et Johnny, désormais honnis, raillés. Et seule la peur de la douleur et des réprimandes maternelles le retiendrait de se faire tatouer sur le bras l'effigie du mythique guérillero au célébriissime bérét étoilé.

Cet engrenage, respectable (l'adjectif peut choquer, mais il sous-tend le salutaire besoin pour la jeunesse de résister au

conformisme), resta limité : le lycéen, le seul lycéen de la bande, réalisa, en assistant à la détresse d'une cible, que la frontière se situe moins dans l'aisance que dans les têtes. Il fallait combattre les pestilentiels ennemis du genre humain : les nationalistes, *résidus d'Hitler nourris à la mamelle purulente de toutes les barbaries du siècle* (cette expression, entendue à la télévision, vraisemblablement au *Droit de réponse*, où il puisait ses anathèmes, lui rallia Mathieu puis leurs compères). Mais, là aussi, la violence s'avéra inefficace. Pis, leur "mission de dépollution de la société" solidarisa le bon peuple aux "victimes", insérant subrepticement des tarés sur la scène médiatique locale. Puis il avait connu Catherine et préféré lui épargner les blagues grivoises du patron de *notre bistrot*, préféré ne plus côtoyer "des gens qui ne savent pas penser", et manger un sandwich dans les couloirs du bâtiment central. Mathieu et Patricia délaissaient aussi ce repaire... moins d'un mois avant qu'une descente emmène au poste leurs compagnons. Quelques grammes de cannabis en feraient condamner trois (la fumée des cigarettes lui irrite les yeux, l'odeur le gêne mais, sublimant ces inconvénients, il tirait toujours sur le joint qui tournait, conférant à cet acte, lors de ses délires verbaux, la valeur symbolique du défi d'un interdit).

En apparence vierge, une page s'ouvrait. Enfin il ne se limitait plus aux instinctifs élans. Enfin il lisait, réfléchissait, et passa évidemment par la lumineuse phase où, telle une révélation, surgit le Graal des réformes sociales urgentes. Yaka. Mais jamais il n'osa envisager un monde sans argent, simplement adoucir les effets, en accordant, selon l'expression des humanistes de salon, à tout individu de la planète, reconnu Citoyen, les mêmes droits, sans devoirs disproportionnés. Par l'intermédiaire d'un Revenu Minimum d'Existence (nommé ainsi à posteriori, référence au RMI, vague intention socialiste ignorée), chacun pourrait satisfaire ses besoins élémentaires. L'idée d'abolir la concurrence entre les Hommes lui apparaissait dangereuse, incompatible avec l'altérité humaine où chacun désire s'exprimer, donc forcément dépasser son voisin en quoique ce soit ; dépasser loyalement et

non humilier, précisait-il.

Pour avoir lu quelques livres, régulièrement regardé les émissions télé sur ce sujet, il m'a prétendu que sous un régime despotique ces aspirations l'auraient contraint à un choix radical : les oublier, les combattre, en suivant la ligne du parti ou entrer en dissidence. Bien sûr le héros optait toujours pour la seconde hypothèse. Ici cette juvénile aspiration ne fut ni un boulet ni un mérite. Un vestige d'adolescence. Durant ses années d'entreprise il l'aurait jugée naïve, et *cons* les nouveaux boutonneux qui s'ébrouaient à leur tour, en l'incluant parmi leurs *vieux cons*.

Nul état d'âme sur une éventuelle trahison d'un juvénile idéal ne contraria donc l'installation dans une bastide du Grand Siècle, cadeau, selon maître Pierre, le notaire chargé de l'acte de vente, du prince Henri de Montalant (l'histoire a surtout retenu les déboires de sa descendante la grosse Adrienne) à un cousin germain du glorieux navigateur Désiré Blarmesqu's. Et sur les sept hectares de terres contiguës ils plantèrent et regardèrent pousser des arbres, passion les conduisant à s'agrandir continuellement, transformer en vergers ou forêts les parcelles acquises à prix d'or auprès de paysans ravis d'effectuer une inespérée juteuse affaire financière, touchés par cette sensibilité... au point de lui proposer, après sa célèbre lettre sur la beauté et le projet d'une ligne Très Haute Tension, l'honneur d'être maire, finalement décliné pour ne pas ternir cette sympathie au contact de la chose publique municipale vorace d'un temps que jamais il n'aurait su s'astreindre à lui accorder.

Pourtant un orage violait ce ciel dégagé : vis-à-vis de Mathieu, ce bien-être semblait souvent scandaleux. Je ne t'abandonnerai jamais frère. Je ne pourrai jamais t'abandonner ; chaque mois j'irai t'apporter une liberté par procuration, un instant de bonheur. Et je t'écrirai le plus souvent possible. La même pulsion émancipatrice d'un insipide quotidien nous a guidés, nous avons cru gagné notre pari, et le jour où ta vie s'est enferrée dans un sombre trou, une fille qui m'épanouit m'a sauvé ! Hasard. La mauvaise conscience ne pouvait nommer autrement cette

dichotomie, même si, parfois, des songes le trouvaient moins chagriné qu'officiellement par sa captivité - Tu t'es toujours prétendu le meilleur mais tu n'étais qu'un prétentieux...

II

Le parloir : intérieur et pourtant, radicalement à l'extérieur, loin du quotidien carcéral. Célébrités parmi les anonymes du peuple bigarré des proches de prisonniers attendent l'appel des familles, l'ouverture de la grille grise. Coupables innocentés patientent, un café, un thé ou une limonade cordialement offert, attendent de rejoindre par la bonne porte (celle dont la sortie rapide est programmée) l'univers surveillé des coupables condamnés, innocents condamnés, prévenus coupables ou innocents en attente de jugement. Marcel Achard grossissait le trait : *"Il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui sont en prison et ceux qui devraient y être."*

(...)

Libertés d'avant l'an 2000

Quatrième Partie

I

"Sois plus fort qu'avant... ne regarde pas en arrière... la vengeance ne sert à rien... positive toujours... empoigne à bras-le-corps cette seconde chance... soit heureux..." Allongé sur le dos, bras croisés sous la nuque, les yeux rivés au plafond, Mathieu répétait ce programme, sa mère apparaissait, le conseillait. Morphée le jugea trop agité. Sa sentence ayant été commuée en liberté conditionnelle, c'était sa dernière nuit en prison.

Midi dix, il arriva, rasé, en pleine forme, radieux. Jel sortait le champagne, toujours la même marque naturellement. Ce fut une fête... abrégée. Abrégée par un drame potentiel : on trinque !... Coupures simultanées et son sang gicle vers celui de Mathieu. Et ponctuée d'un drame potentiel : pénétration... sans protection... et l'éjaculation.

Deux mois tendus à l'extrême achevaient les dernières illusions sur cette amitié et cet amour. Chaque regard l'accusait : pourquoi m'as-tu fait ça ? Jel avait beau répéter, *non je ne suis pas séropositif*.

- T'en es pas sûr, et moi non plus, fusait.

- J'suis maudit, c'est ma punition, après avoir payé l'assassinat du keuf j'dois payer pour Pat.

- La première fois, je voulais que tu me le craches, ton virus, mais aujourd'hui, j'ai peur.

Soulagement : Mathieu et Catherine séronégatifs. Mais la hantise d'un nouvel accident retiendrait leurs gestes, surveillerait le moindre contact.

Pour une apothéose finale, seulement plausible dans la réalité, un des spermatozoïdes en liberté aurait dû atteindre un ovule fécondable.

Instructive conversation entre ce fringant centenaire et ses arrière-arrière-petits-enfants :

- J'ai toujours été un sacré débrouillard. Géant papy fruit du hasard et des pilules anti-vieillesse. Dès le départ, ma naissance était normalement impossible alors petit nageur s'est faufilé la nuit où ses chers parents ont fait l'amour sans préservatif. C'était la première et dernière fois. Ils étaient tellement éméchés qu'ils avaient oublié que c'était très dangereux. Car mon père souffrait du sida. Croyait, les autres croyaient, lui aussi souvent, enfin, ça, c'est une autre histoire, d'ailleurs racontée dans un livre que vous trouverez sur le rayon du haut de la bibliothèque, entre Perrault et Proust, si ça vous intéresse. Pour simplifier, disons que tout le monde le croyait porteur du sida.

- Le si-da ? c'est quoi ? s'intéresse le cadet.

- Une maladie mortelle durant ma jeunesse, un virus qui se transmettait par le sang, le sperme, les sécrétions vaginales et le lait maternel. Un virus qui a contaminé des millions de personnes en peu d'années.

- Et on ne savait pas comment l'interner à Toulouse, au musée des petites et grandes maladies anciennes ?

- Les chercheurs ne trouvaient pas le vaccin mais la manière d'éviter la contamination était connue ; il fallait changer des habitudes : mettre un préservatif lors de rapports sexuels avec une personne contaminée, donc aussi avec toute personne dont on ignorait la sérologie ; proscrire le sang contaminé des transfusions sanguines ; ne pas allaiter les bébés aux seins d'une mère atteinte ; détruire les seringues souillées.

- Alors, pourquoi, si on savait comment l'éviter, des gens

l'ont attrapé ?

- C'est une longue histoire, et compliquée.

- Oh ! raconte ! raconte ! (les enfants adoreraient ces intrigues du "*temps des barbares attardés mentaux*")

- A l'orée des années quatre-vingt du vingtième siècle, les médias annoncèrent, à coups d'images d'agonisants cadavériques, le risque d'une nouvelle épidémie baptisée d'un acronyme, sida, traduit de l'anglais aids, signifiant Syndrome d'immunodéficience acquise. Les premières victimes pratiquaient l'homosexualité. La majorité des hétérosexuels détestaient leurs frères homos, les considéraient même anormaux. Eh ! oui ! c'était ainsi ! Certains, au nom d'une morale puritaine, iraient jusqu'à parler d'un châtement divin, réclamer des sidatoriums, se livrer à une véritable cabale à l'encontre des contaminés. Alors, la société, alors régie par un système démocratique pervers qui se contentait du bien-être d'une majorité d'électeurs, laissa les homosexuels se débrouiller avec leur "cancer gay", comme des milieux prétendument distingués appelèrent la maladie. Puis les toxicomanes furent massivement touchés. Mais eux aussi, étaient une minorité mal aimée. On n'aimait pas beaucoup les minorités, en ce temps-là ! Des responsables politiques cachaient difficilement leur enthousiasme : le monde chrétien occidental allait enfin être débarrassé de ses indésirables. Dieu a décidé de châtier les dépravés qui enfreignent ses lois, scandaient les nouveaux évangélistes pour qui la vue d'un préservatif équivalait à celle de Satan. Il fallut attendre la contamination massive des hémophiles et transfusés sanguins pour que le sida devienne enfin officiellement une préoccupation de santé publique.

- Ah ! oui ! le scandale du sang contaminé, interrompt l'aîné qui réactive sa mémoire historique.

- Exact. Les hémophiles étaient des citoyens respectés,

plaints, mais, eux aussi les piranhas voulurent les passer par pertes et profits. Et le bon peuple, naïf, ne voulait croire que des gens responsables auraient pu, sciemment, donner à d'autres des produits qu'ils savaient assassins. Les hémophiles durent s'organiser, lutter. Ce fut l'un des scandales les plus sulfureux de la fin du second millénaire. Malheureusement, il fut politisé et le premier Ministre en poste en mille neuf cent quatre-vingt... cinq, servit de bouc émissaire. Il avait le profil idéal du bouc émissaire : socialiste né avec une cuillère en argent dans la bouche, peu apprécié dans son parti, chouchou du Président, tête de turc de la droite et surtout de la vermine nationaliste qui ne ratait jamais une occasion d'étripper un Juif. Certains l'accusèrent même de meurtres, alors qu'il décréta, dès mille neuf cent quatre-vingt-cinq, soit très rapidement après l'identification du virus, des mesures d'hygiène publique pourtant décriées par la majorité des parlementaires, qui eux, bien sûr, ne furent jamais inquiétés.

- Ah ! oui ! le procès truqué.

- Truqué n'est pas le terme exact. Mais effectivement, ce procès masqua l'hypocrisie collective qui avait prévalu, et continuait de prévaloir, à l'encontre des communautés homosexuelles et toxicomanes. Durant ces années, il y eut les bons et les mauvais sidéens : aux premiers, innocentes victimes, l'état versait des millions en dédommagement, aux seconds, pervers punis, l'administration fermait ses portes.

- Le scandale des seringues.

- Bien petit. C'est seulement après sa disparition que l'Etat osa incriminer, destituer de ses titres honorifiques, le ministre de l'Intérieur qui frayait avec les nazillons, considérait les toxicomanes en êtres inférieurs, refusait la distribution de seringues stériles, donc encourageait l'échange des seringues usagées, nids à microbes. Acharnement sur personnes en danger.

- Finalement, ce n'était pas grand chose ton sida, il n'a fait

que quelques millions de morts.

- Petit, on ne juge pas de l'horreur d'un événement par le seul critère du nombre. Le sida, c'était horrible, dramatique.

- Tu dis ça parce que ton père a été touché. C'est une réaction subjective, émotionnelle.

Fier de ses neurones, l'aîné enchaîne :

- Le sida est la première maladie virale rapidement identifiée et rapidement soignée. Si on le compare à la peste, ses effets frisent l'insignifiance. Personne ne pouvait échapper à la peste parce que son facteur de propagation était inconnu, alors que, tu l'as dit toi-même, ses modes de contamination furent rapidement répertoriés. N'oublie pas que la peste de Milan en 1630, de Naples en 1656 et de Marseille en 1720, décimèrent la moitié de la population de ces villes en quelques mois. Et plus près de toi, tu as le choléra qui ravagea la France en 1832, et l'Europe.

- Tu parles comme un statisticien, en observateur distrait. Comme si tu commentais la production céréalière au travers des siècles. Mais il s'agit d'êtres humains ! Même si vous êtes plus intelligents, mieux éveillés que nous l'étions à votre âge, vos cours d'histoire vous induisent dans les mêmes erreurs que les nôtres. Nous aussi, on apprenait les effets positifs des vagues de peste. Je m'en souviens encore : la multiplication des héritages pour les survivants, l'augmentation des salaires par raréfaction de la main-d'œuvre, le progrès... On oublie toujours que les massacrés, les victimes des temps anciens, étaient des êtres humains comme nous ; leur vie mérite le même respect que la nôtre. On oublie cela mais on croit que les siècles futurs s'extasieront devant nous. On se croit au sommet. Mais, petits, nous sommes tous voués à devenir les incultes, les inconscients, des siècles futurs. Enfin, tant que la roue tournera dans le sens de la connaissance.

II

- Mon corps te dégoûte ? Les capotes te dégoûtent ?
- Ne dis pas ça.
- Oh ! pis t'as raison ! j'te mérite plus.

Avec Catherine aussi, rompre d'un laconique "dégage, c'est fini", dépassa ses forces ; une scène, "après tout c'qu'on a vécu, c'est pas possible ; qu'est-ce que tu me reproches ? comment tu veux que je sois ?...", ne pouvant rien répondre de précis, finalement il le savait, il aurait cédé, laissé continuer, pourrir. Pourtant cette cohabitation devait s'arrêter. Elle l'ennuyait. Elle l'énervait. [Quand on se plaint continuellement de l'autre, c'est qu'on n'est plus très content de soi] Sous le châtaignier, il se recueillait, tournait en rond, cherchait la solution. Alors il l'a manipulée, l'a persuadée d'avoir causé leur irréversible éloignement. Cela a fonctionné. Elle pensa le regarder, "*sûrement inconsciemment au départ*", comme "*un déchet*", confirma "*rêver d'autre chose*."

Avec Mathieu, ressasser des *exploits* épargnait un véritable dialogue. Chaque jour, avant sa tournée des bistrots, il passait, embrassait longuement ses filles, trouvait des ressemblances. Parfois Jel le suivait, "*comme au bon vieux temps*." Deux heures, jamais plus ; l'*ambiance* des cafés l'a toujours répugné, il n'y allait que pour se faire accepter, "t'es ailleurs" beuglait régulièrement en le bousculant un peu quelqu'un qui se croyait très intéressant... non il était là, regardait, écoutait, ces gens ridicules, obscènes, rarement poètes après quelques verres... il ignorait toucher à l'essentiel quand il pensait "*c'est qu'ils doivent terriblement souffrir pour s'abaisser ainsi*."

Ce cinéma fatiguant tout le monde, tout le monde était prêt pour le grand bouleversement. Il fallait de nouveau franchir une frontière, avec l'espoir d'une liberté derrière, la tranquillité, entre Corentin, Corinne et l'écriture. Il était décidé, de nouveau, à écrire le roman de sa vie. Donc, au terme du long repas dominical pris invariablement en commun, debout, l'orateur récita :

- Nous formons une grande et belle famille, Vanessa, presque une

demoiselle, Corentin et Corinne. Et Delphine et Séverine, officiellement nos enfants, Catherine. Mais clarifions la situation. Si je n'attaque pas sérieusement le récit de ma vie, le temps risque de me manquer. Comme vous le voyez, j'ai retrouvé mon poids de forme mais ça veut aussi dire que j'ai maigri. Je maigris. Pourquoi ? Mon régime sans chips ? Qui sait ! Bref, si, Mathieu, tu ne peux pas regarder tes enfants comme tes enfants, tu en deviendras malheureux, peut-être même jusqu'à me détester. Catherine, désormais la tendresse a remplacé l'Amour. C'était un peu fou d'essayer et ce fut des années charmantes. Oui, charmantes. Mais abrégeons avant de nous déchirer.

- Je t'aime encore.

- Je sais. L'amour a des milliers de facettes, et l'on peut, en certaines circonstances, aimer deux personnes en même temps, d'un amour différent. Mais nous ne nous aimons plus assez pour vivre ensemble. Nous conjugurons le verbe aimer à la nostalgie, à la tendresse : on s'amitie. On se tolère, on vit de souvenirs. Catherine, ton avenir n'est plus avec moi.

- Pourquoi tu dis ça, devant tout le monde ? Qu'est-ce que j'vais devenir ?

- Catherine, l'amour que tu portes à Mathieu est plus proche de la définition que nous donnions jadis à l'amour. Et c'est, j'en suis convaincu, réciproque. Donc je voulais que Mathieu le sache, je ne ferai pas obstacle à vos sentiments.

- Tu

- Non, j'emmène les enfants, car eux aussi devaient savoir. Nous vous laissons discuter. On verra demain.

Deux heures plus tard, Catherine le rejoignait. Il mima le sommeil et elle n'osa l'interrompre sauvagement. Elle fit un peu de bruit, toussota, en vain, éteignit la lumière et la ralluma plusieurs fois, se leva, traîna les pieds jusqu'à la porte, revint, le fit presque rebondir en s'allongeant derechef, lui ouvrit presque le mollet d'un coup d'orteil, se redressa, se pencha au-dessus de son corps inerte avec la vraisemblable intention de s'y effondrer, et aperçut donc les somnifères bien en évidence sur sa table de nuit.

Elle comprenait ! Se relevait, saisissait la plaquette et avalait, avec le demi verre d'eau toujours à dessein disposé, les trois derniers. Enfin Jel pouvait sourire d'un tel stratagème, s'endormir paisiblement. Ce fut leur dernière nuit côte à côte. Dès l'aurore, il était au jardin mais elle obtint quand même son tête-à-tête. Dialogue impossible : n'essaye pas de m'expliquer, j'ai compris depuis longtemps, tu as fait le bon choix. L'après-midi, elle emménageait chez Mathieu, dans la chambre d'amis, et ils attendraient trois semaines avant de se montrer *amoureux*.

Sur *notre mur*, depuis trop longtemps évité, il ajoutait : enfin seul avec nos enfants. Et Toi.

Aucun événement extérieur ne troubla les huit mois qui suivirent. Huit mois d'écriture. Quel bonheur ! Mais il n'écrivit pas grand chose. *Désolé Sybille, je n'écrirai pas le roman de notre vie. J'en suis incapable. Je suis nul*. Corentin prit quatre centimètres et deux kilos. Corinne cinq centimètres et trois kilos. Mathilde passait quotidiennement, faisait la cuisine, s'occupait du ménage le mardi et le vendredi. Et il avait brisé, officiellement pour se consacrer à ce travail, le cycle des visites et repas en commun, donc voyait rarement les voisins. La paix. Royale.

(...)

Les romans de ce recueil sont aussi présentés sur

<http://www.romancier.org>

Et ne manqueront pas de l'être sur <http://www.romancier.net> dès qu'il sera développé !

Stéphane Ternoise

Stéphane Ternoise est né en 1968. Il publie depuis 1991. Il est depuis son premier livre éditeur indépendant (<http://www.auto-edition.com>).

Ses 14 premiers livres sont disponibles en papier dos carré collé :

Théâtre pour femmes, 2010

Ils ne sont pas intervenus (le livre des conséquences), roman, 2009

Théâtre peut-être complet, théâtre, 2008

Global 2006, romans, théâtre, 2007

Chansons trop éloignées des normes industrielles et autres Ternoise-non-autorisé, 2006

Théâtre de Ternoise et autres textes déterminés, 2005

La Faute à Souchon ?, roman, 2004

Amour - État du sentiment et perspectives, essai, 2003

Vive le Sud ! (Et la chanson... Et l'Amour...), théâtre, 2002

Chansons d'avant l'an 2000, 120 textes, 1999

Liberté, j'ignorais tant de Toi, roman, 1998

Assedic Blues, Bureaucrate ou Quelques centaines de francs par mois, essai, 1997

Arthur et Autres Aventures, nouvelles, 1992

Éternelle Tendresse, poésie, 1991

Site officiel : <http://www.ecrivain.pro>

Catalogue numérique de Stéphane Ternoise :

- Livre 15 : 978-2-916270-05-0 *La baguette magique et les philosophes*
- Livre 16 : 978-2-916270-06-7 *Le livre numérique, fils de l'auto-édition*
- Livre 17 : 978-2-916270-07-4 *Ils ne sont pas intervenus (le livre des conséquences)*
- Livre 18 : 978-2-916270-08-1 *Théâtre peut-être complet (2008)*
- Livre 19 : 978-2-916270-09-8 *Amour - état du sentiment et perspectives*
- Livre 20 : 978-2-916270-10-4 *Aventures d'écrivains régionaux (théâtre)*
- Livre 21 : 978-2-916270-11-1 *La Faute à Souchon ? (roman 2004)*
- Livre 22 : 978-2-916270-12-8 *Chansons vertes et autres textes engagés*
- Livre 23 : 978-2-916270-13-5 *Libertés d'avant l'an 2000 (version revue et inédite du roman *Liberté j'ignorais tant de Toi*)*
- Livre 24 : 978-2-916270-14-2 *La disparition du père Noël et autres contes*
- Livre 25 : 978-2-916270-15-9 *Trois femmes et un amour (théâtre)*
- Livre 26 : 978-2-916270-16-6 *Quand les familles sans toit sont entrées dans les maisons fermées (roman 2007)*
- Livre 27 : 978-2-916270-17-3 *Viré, viré, viré, même viré du Rmi (roman 2007)*
- Livre 28 : 978-2-916270-18-0 *J'écris aussi des sketches*
- Livre 29 : 978-2-916270-19-7 *Quatre ou cinq femmes attendent la star (théâtre)*
- Livre 30 : 978-2-916270-20-3 *Avant les élections présidentielles (théâtre)*
- Livre 31 : 978-2-916270-21-0 *Les secrets de maître Pierre, notaire de campagne (théâtre)*
- Livre 32 : 978-2-916270-22-7 *Deux sœurs et un contrôle fiscal (théâtre)*
- Livre 33 : 978-2-916270-23-4 *Ça magouille aux assurances (théâtre)*
- Livre 34 : 978-2-916270-24-1 *Pourquoi est-il venu ? (théâtre)*
- Livre 35 : 978-2-916270-25-8 *Liberté, j'ignorais tant de Toi (roman)*

Tous droits de traduction, de reproduction, d'utilisation, d'interprétation et d'adaptation réservés pour tous pays, pour toutes planètes, pour tous univers.

ISBN 978-2-36541-014-4

EAN 9782365410144 Ebook

5 ebooks en un : 9,99 euros. Cinq romans de Stéphane Ternoise

© Jean-Luc PETIT - BP 17 - 46800 Montcuq

11 septembre 2011